

Chez les anciens Romains ou chez les barbares, l'oisiveté était noblesse, le travail servitude. L'appât du gain n'encourageait que le grand commerce, le prêt à usure ou le soin de vastes cultures. La conquête, figurée par la lance, était la source presque unique de la propriété. Les Germains eux-mêmes vivaient de guerre et de pillage. De là l'esclavage, conduisant la multitude à sa tâche sous peine du fouet et de la mort, et engendrant la misère dans les pays les plus riches du monde. Au lieu de l'abolir subitement et de déchaîner les malheureux, aussi avides, aussi cruels que leurs maîtres, l'Église prêche

par l'exemple. Les enfants de saint Benoît et de saint Colomban quittent la framée pour la charrue, et s'honorent de choisir les plus pauvres terres pour y vivre à la sueur de leur front. Nulle part leurs monastères ne sont plus nombreux que dans la jeune Austrasie, qui va dominer toute la Gaule. C'est dans ces forêts vierges que, fuyant une vie trop douce, saint Amand, saint Éloi, saint Rémacle, et tant d'autres, ont depuis un siècle propagé l'habitude et l'amour du travail, qui, durcissant les bras, trempant les courages, fera des générations fortes et braves, et remplacera les bienfaits sanglants de la guerre.

LIVRE II

SAINT BONIFACE — CHARLEMAGNE

700-986

I. Petit-fils de saint Arnoul et du bienheureux Pépin de Landen, neveu de sainte Gertrude, héritier d'une race sainte, vouée tout entière aux devoirs sacrés du mariage chrétien ou aux gloires plus pures encore de la chasteté, Pépin d'Héristal était l'ami naturel de l'Église. Il semblait que les Francs dussent trouver en lui non seulement l'activité et l'énergie qui avaient fait défaut aux derniers Mérovingiens, mais encore cette pureté de mœurs, presque inconnue sur le trône, dont Clotilde et Radegonde avaient laissé entrevoir la charmante image, et qui seule fait la force et la durée des familles. Par là aurait vécu pour longtemps dans cette nouvelle race l'hérédité qui perpétue, avec la puissance et les traditions du prince, le respect, l'estime, l'affection des peuples; l'hérédité que saint Ambroise avait en vain cherché à fonder, que Clovis plus heureux avait léguée à ses descendants, mais qui, anéantie par leurs vices, était devenue le jouet des maires du palais. Il est temps que cette grande vertu prenne racine parmi les Francs, pour que leurs conquêtes soient

moins éphémères que celles des Goths, des Huns et des Vandales. Mais il lui faudra des apôtres et des martyrs, et, de même que les moines ont propagé l'amour du travail en dépit des rois fainéants, de même le mariage chrétien devra s'établir et régner sans le concours des princes d'Austrasie, trop tôt corrompus à l'atmosphère du pouvoir. Ce sera la seconde assise de la civilisation que l'Église édifie pour les peuples modernes. A la liberté de l'esclave viendra se joindre la liberté de la femme, comme lui affranchie et relevée de son abaissement séculaire.

II. Au premier moment tout paraissait beau. Sous le glorieux vainqueur d'Ébroïn, la paix, la sécurité, la liberté même renaissaient. Pépin avait rendu aux grands leurs biens et leur influence, aux guerriers leur place au Champ de mai, aux évêques et aux abbés leurs églises désolées. Sorti de sa retraite de Stavelo, saint Lambert était son ami, son conseiller, son compagnon fidèle. Mais qu'il est rare qu'un saint puisse s'asseoir longtemps aux festins des grands! En approchant du trône, le duc d'Austrasie avait subi

la contagion du vice, et un jour, à la place de son épouse, il y mit une inconnue qui somma impérieusement saint Lambert de bénir sa coupe. C'était la cruelle et ambitieuse Alpaïde, que Pépin venait d'épouser suivant l'usage germanique. En effet, si chez les barbares mêmes, par un instinct admirable, l'homme n'avait qu'une femme, et si la femme devait être à jamais fidèle à son mari, le mari pouvait la renvoyer suivant son plaisir. D'ordinaire les pauvres gardaient la leur, compagne de leur misère; les chefs en changeaient souvent, triste privilège de la fortune. Ainsi le fondateur de la nouvelle dynastie méconnaissait à son tour cette loi sainte, que, pour leur malheur, les enfants de Clovis n'avaient jamais comprise, et qui pourtant seule conserve pur et vigoureux le sang des familles. Saint Lambert renversa la coupe sacrilège d'Alpaïde, gourmanda Pépin avec une compatissante sévérité et quitta cette table indigne de lui.

III. Alpaïde s'irrite, et, à son instigation, deux brigands envahissent les biens de l'Église, et exercent de tels ravages, qu'ils sont tués par les gens de l'évêque. Saisissant ce prétexte, le frère d'Alpaïde prend les armes, réunit une bande armée, et vient pendant la nuit surprendre saint Lambert à sa campagne de Liège, sur la Meuse. Après avoir prié fort tard, l'évêque reposait un peu, quand un domestique l'éveille, lui disant que, dans l'obscurité, il a vu rôder des gens armés. Les voilà qui, à coups de lance, veulent enfoncer la porte. Saint Lambert était encore vigoureux. Se souvenant des combats de sa jeunesse, il se lève, saisit une épée et se prépare à vendre chèrement sa vie. Mal en eût pris aux brigands; mais il a pitié de leur salut : « Mieux vaut mourir dans le Seigneur que de verser le sang de ces malheureux. » En disant ces mots, il jette son épée, se prosterne à terre les bras en croix, et attend sans trembler le fer de ses ennemis. Sa mort jette partout la stupeur; la multitude entoure ce corps bien-aimé et l'arrose de ses larmes. Les pèlerins se pressent à son tombeau; il devient le centre d'une ville, et bientôt c'est là, à Liège, que le nouvel évêque saint Hubert transporte sa résidence.

IV. Le fils aîné et légitime de Pépin, Grimoald, y venait souvent et affectait de rendre hommage au défenseur de sa mère disgraciée. Nouvelle vengeance : les satellites d'Alpaïde l'y égorgent. Alors, mais trop tard, Pépin ouvre les yeux, et veut se venger sur le fils d'Alpaïde; il le met en prison, mais n'ose le faire périr : c'était désormais son seul héritier. Ainsi l'impureté, comme une semence de mort, mine déjà cette nouvelle famille. Avec cette corruption précoce qui gagne les barbares, la paix leur serait funeste. Les vertus forment comme un faisceau qu'on ne sépare pas impunément. Si la chasteté n'est compagne du travail, il faut, pour retremper les cœurs, les dangers de la guerre, la pauvreté des camps, l'horreur des batailles. Par bonheur, les combats ne manqueront pas aux Francs. Comme pour les annoncer, l'archange saint Michel, belliqueux patron des guerriers, apparaît à un Breton, qui, sur un rocher de l'Océan, lui bâtit l'abbaye du Mont-Saint-Michel; en même temps, dans une île du Rhin, un Alsacien lui élève le monastère d'Hohnau. Déjà chaque ville lui avait consacré une tour de ses murailles, chaque monastère une chapelle en forme de tour; voici maintenant, aux extrémités de la France, deux grandes tours plantées au milieu des flots, défiant les tempêtes et les pirates : il semble que de ses deux mains l'archange doit défendre la France entière.

V. En effet, des ennemis terribles et inattendus s'approchaient. La nouvelle en vint tout à coup par ces aventureux pèlerins qui, non contents de baiser les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, bravaient les périls de la mer et du climat pour voir Jérusalem. Le tombeau de Jésus-Christ était aux mains d'un peuple infidèle, et les basiliques de sainte Hélène étaient profanées. Venus d'Arabie sur des coursiers dévorants, les Sarrasins ou musulmans avaient inondé la Palestine, massacré les hommes, pris les femmes et les enfants, et ils juraient de conquérir le monde à la loi de Mahomet. Ce Mahomet était leur prophète, homme aussi ambitieux qu'habile, qui, par un mélange de la Bible et de l'Évangile, de polygamie et d'austérités, de jouissance et de

fanatisme, avait fondé la doctrine la plus propre à charmer des guerriers avides, et livré l'univers à leurs glaives et à leurs convoitises. Sous cette loi magique ressuscitant, autant que les temps le comportaient, le paganisme despotique et conquérant des Romains, les barbares d'Orient venaient de trouver, tout en cédant à l'entraînement de leurs passions, l'unité, la puissance et l'élan que l'Évangile ne devait donner à l'Occident qu'en domptant, en façonnant sa nature dans une lutte séculaire. Partout les Juifs tendirent les bras à ces ennemis du Christ; hérétiques et schismatiques embrassèrent leur foi ou tombèrent sous leurs coups. En quelques années ils avaient soumis la Perse, la Syrie, l'Égypte et toute la côte d'Afrique.

VI. Bientôt l'orage gronda plus près, et des Pyrénées descendirent de malheureux fugitifs, annonçant que l'Espagne était au pouvoir des musulmans. A leur suite paraissent ces terribles cavaliers, à l'œil de feu, au sabre impitoyable, que ni mers ni montagnes n'ont pu arrêter. Le duc d'Aquitaine, Eudes, qui se vante de descendre de Clovis, et qui jusque-là vivait paisiblement du fruit de ses vignes et de ses oliviers, leur offre des vivres, de l'argent et sa propre fille. Qu'ils l'aident à mettre la main sur les grandes familles austrasiennes, il sera leur allié; qu'ils repassent les Pyrénées, et pour leur plaisir il se fera musulman. Mais comment se faire écouter de ces Arabes qui ont devant eux et la grasse Aquitaine, et les sept riches cités de la Septimanie, et les trésors fameux de Saint-Martin de Tours? Aux portes des villes les attendent les juifs, brocanteurs de butin, marchands de belles esclaves, toujours prêts à trahir les chrétiens. Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, tombent aux mains de l'ennemi. Au bruit de l'invasion, les moines de Lérins retrouvent leur sainte énergie; l'abbé renvoie en Italie seize enfants et trente-six adolescents trop jeunes pour le martyre, et il attend les musulmans à la tête de cinq cents religieux décidés à mourir pour la foi. Quatre seulement se cachent dans les rochers, et survivent pour raconter la mort glorieuse de leurs frères.

VII. Tandis que cette bande a ravagé tout le Midi, et que, remontant la vallée du Rhône, elle a pillé Lyon, Besançon et jusqu'à Sens, une autre marche sur la Loire, prend Poitiers et menace Tours. En même temps, au nord, les cruels Frisons se révoltent, les féroces Saxons murmurent. Qu'arrivera-t-il si les musulmans pénètrent jusqu'à eux, et leur apportent la loi de Mahomet, bien faite pour ces cœurs sauvages? Pépin d'Héristal venait de mourir; son fils unique était en prison; créatures d'Ébroin, des évêques simoniaques jouissaient honteusement du bien des pauvres; les couvents, enrichis par le travail, se livraient à la chasse et aux festins; la Neustrie depuis longtemps n'avait pas vu la fumée des camps barbares, et sur le trône restait, sous le nom de Chilpéric II, un de ces faibles Mérovingiens que les peuples, depuis des siècles, cherchaient vainement à relever par leur respect. Étaient-ils hommes à arrêter les Arabes, ces rois fainéants, ne sachant plus monter à cheval et mollement trainés par des bœufs? Qu'ont-ils fait de la bravoure, de l'activité, de l'énergie de Clovis? La paresse et la débauche ont consumé ce sang vigoureux, et aujourd'hui l'empire des Francs doit périr, ou bien, suivant l'Écriture, le fils de l'esclave doit remplacer le fils du fainéant.

VIII. Le fils d'Alpaïde sort de prison; il s'appelle Charles, c'est-à-dire Gaillard, et bientôt de sa massue il écrasera tant de têtes, que Marteau sera son surnom, Charles Martel. Avec lui marchent les guerriers fougueux d'Austrasie. D'abord à leur approche les villes se ferment, les cœurs honnêtes hésitent. Celui même qui l'a baptisé, l'évêque Rigobert, lui défend l'entrée de Metz, et, quand Charles l'appelle du pied des remparts, lui demandant à prier avec ses soldats dans l'église de la sainte Vierge, il lui répond qu'avant de lui ouvrir il attend à qui Dieu donnera l'empire (717). Furieux et sûr de vaincre, Charles jure que Rigobert s'en repentira. Il marche sur les Neustriens, qui, après deux combats, mettent bas les armes (719). Leur roi, Chilpéric II, ne peut fuir assez vite, change de chevaux dans les pâturages, et va chercher un asile chez son cousin le duc d'Aquitaine. Mais

Eudes, naguère si fier de son indépendance, était, de son côté, victime des musulmans : il avait vu sa fille passer de main en main jusqu'au sérail de Bagdad, et, sans armée, sans États, il se voyait réduit à implorer le secours de Charles Martel.

IX. Charles venait de repousser les Frisons; son armée n'était pas nombreuse, mais brave et aguerrie. Il passa la Loire; il arrive sous les murs de Poitiers, aux lieux mêmes où Clovis a vaincu Alaric et fondé pour sa race l'empire des Francs. Les Arabes sont plus forts que les soldats d'Alaric; leurs tentes couvrent l'horizon, et trois cent mille cavaliers, accourus pour la bataille, inondent la plaine. Les Francs ne sont pas un contre six. Au premier moment ils disparaissent au milieu d'un tourbillon d'ennemis; mais Charles les tient sagement en masse serrée; libre de ses bagages, qu'il a laissés dans la ville, il se laisse environner sans songer à sa retraite. L'ennemi charge vingt fois, et vingt fois les Francs restent inébranlables, attendant qu'hommes et chevaux aient épuisé leur ardeur. Pendant ce temps, avec une poignée d'hommes, le duc d'Aquitaine a fait un grand circuit derrière un rideau de bois; tombant sur le camp ennemi, il en massacre les défenseurs et y jette le désordre. Aux cris de leurs belles esclaves, à la pensée de leurs trésors menacés, les Arabes tournent bride : c'est le signal de la déroute. Les Francs se précipitent sur eux; ils entrent dans le camp pélemêle avec les fuyards. Désormais les flèches sont inutiles, les haches terribles. La nuit vient seule mettre un terme au carnage; et, tandis que les Arabes s'éloignent à la faveur des ténèbres, les Francs restent maîtres des tentes et des trésors (732).

X. L'ennemi repoussé dans ce premier choc, il s'agissait, tâche moins facile, de reprendre l'une après l'autre les villes du Midi. Charles, enhardi par la victoire, avait marché droit sur Narbonne, pensant couper la retraite à tout ce qui avait passé les Pyrénées. Mais il échoue dans ce siège, et est forcé de se rabattre sur Nîmes. Assiégé à son tour, il brûla la ville, qu'il ne pouvait défendre, et se retrancha dans les arènes, encore noires de

cet incendie. Puis, renforcé, il dégagna Lyon, Marseille et tous les bords du Rhône. Dès lors la guerre traîna en longueur; si les musulmans avaient évacué la Provence et la Bourgogne, ils restaient solidement établis en Septimanie ou Languedoc. Leur torrent est arrêté; il n'atteindra plus les barbares de la Saxe, et ce n'est pas en une bataille que le sort des deux religions se décidera. Elles vont se mettre à l'œuvre, et produire chacune ses fruits, l'islamisme sur les terres riches et fécondes des vieux empires, le christianisme sur le rude sol de France, entre les musulmans et les Saxons. L'avenir les jugera.

XI. Pour le moment, le champion de l'Église, le dur Charles Martel, lui fait chèrement payer ses services; à peine sauvée, il la livre en pillage à ses Francs d'Austrasie, venus de loin et à grand'peine retenus sous les drapeaux. Le fisc était ruiné par les Mérovingiens; l'Église seule était riche par une sage économie. C'était peu qu'elle eût avancé pour la guerre des sommes considérables; ses plus belles terres sont données en jouissance à des soldats. Deux d'entre eux deviennent abbés de Fontenelle et de Jumièges, et les trésors de ces abbayes passent en chiens, faucons, selles, casques et cuirasses. Deux autres deviennent évêques d'Orléans, de Metz, et saint Eucher va rejoindre dans l'exil saint Rigobert, à qui Charles a tenu parole. A Autun, un indigne successeur de saint Léger réunit une bande, pille les terres d'Orléans et de Nevers, et, en marche sur Lyon, meurt frappé de la foudre; à Mayence, un évêque sanguinaire venge, l'épée à la main, la mort de son père. Les peuples meurent sans baptême et retournent au culte des idoles.

XII. Ainsi, corrompant l'Église dans sa source, Charles était devenu un ennemi aussi funeste que les Sarrasins. Quand il l'eût voulu, que pouvaient à ce moment, pour le salut des âmes, sa hache et sa massue? Pour rajeunir l'Église, il fallait avant tout des apôtres, et voilà qu'à l'exemple de l'Irlande, l'Angleterre, à son tour foyer de science et de piété, envoie à la France une légion de mis-



Bataille de Tours. (P. 56.)

sionnaires. Ils viennent continuer l'œuvre de Colomban, non dans les riches plaines de Neustrie, mais à la frontière d'Allemagne; et, merveille de la Providence, ce ne sont pas les Francs, race ennemie, mais les paisibles fils des Anglo-Saxons qui convertiront leurs frères aînés de Germanie. Ils ont devant eux les marais de Frise, les plaines de Saxe, les montagnes de Thuringe, enfin la Bavière, touchant à l'Italie. Comme leurs devanciers, ils entament cette ligne par les ailes. Saint Rupert entre en Bavière, en baptise le duc, bâtit au bord de la Salza une église à saint Pierre à la place d'un temple païen, et campe une colonie de douze moines sur les ruines d'une ville romaine. De là sortira Salzbourg. Au nord, l'Anglais Willibrord pénètre en Frise, et passe quarante ans à détruire le culte des arbres et des fontaines. Déjà même il a gagné l'amitié du duc Radbod; il espère le convaincre, et lui dépeint les délices du paradis :

« Charles Martel et ses soldats y entreront-ils? — Non, mais seulement les Francs qui seront doux et humbles de cœur. » C'est trop, et Radbod ne veut pas d'un paradis où il retrouverait un seul de ses ennemis. Il meurt, maudissant les Francs et les chrétiens, et les Frisons ne seront convertis que quand ils se seront rassasiés du sang des martyrs, et que, pirates conquérants, ils auront humilié à leur tour les descendants de Charles Martel : tant les conquêtes de la nouvelle Rome sont différentes des conquêtes de l'ancienne !

XIII. Trois ans avant de mourir à la peine, Willibrord reçut de Rome un précieux renfort, son compatriote Winfrid, nommé depuis Boniface, qui, plein de jeunesse, de science et d'ardeur, allait pendant quarante autres années continuer son apostolat. Quittant la Frise, où la haine des Francs est trop violente, il pénètre en Thuringe, où, cinquante ans avant lui, l'Irlandais Kilian lui a frayé